

A l'orientale



Divers costumes arméniens. Montage d'aquarelles et de gravures coloriées des collections Kalfayan, Athènes, réalisé par le Dr Stamtios Chondroyiannis en 2010.

Inspirée par le manteau dit arménien de Rousseau, l'exposition s'interroge sur les influences de l'Orient sur la mode masculine du XVIII^e siècle.

Après les épices puis le café, dès le XVII^e siècle, l'Orient exerce une grande fascination une fois que l'Empire ottoman ne représente plus une menace.

Au tournant de 1700, Antoine Galland ouvre une porte royale et publie la première traduction des Mille et une nuits.

Dans le domaine vestimentaire, aux textiles importés et aux motifs copiés succèdent rapidement des costumes entiers, portés pour des mascarades ainsi que dans la vie courante.

Au XVIII^e siècle, l'engouement pour la mode à l'orientale touche non seulement les femmes mais aussi les hommes (Rousseau, Liotard, Pococke,...)

Il entraîne une libération autorisant les tenues en robe de chambre (Diderot, Emer de Vattel,...) revêtues même à l'extérieur.



Robe de chambre rapportée d'Inde par Charles Daniel de Meuron (1738-1806). Indienne (cotonnade) à motifs de fleurs exotiques, bordure de cachemire et de fleurs européennes sur fond bleu, intérieur matelassé. Fin du XVIII^e siècle. Inde pour l'Europe. Don Mme E. DuPasquier de Meuron. MAHN AA 22474



Robe de chambre masculine. Soie brochée tissée à la main, motifs cachemire, doublure satin de soie matelassée, en trois parties. Vers 1860. Suisse. Musée de la Mode, Yverdon-les-Bains 000036



Manteau ouatiné pour homme (?) čapan. Soie de Herat verte, doublure coton imprimé. Portée au XX^e siècle. Afghanistan, ethnie non précisée. Collection Philippe Casolo. MEN 87.8.97

MODE ORIENTALE AU XVIII^e SIÈCLE

L'attrait du Levant

Si l'aiguille de la boussole pointe vers le nord, de très longtemps déjà le regard de l'Europe, à l'instar du chœur des églises tourné vers le soleil levant, se dirige vers l'est. Avec les grandes découvertes maritimes naît une tendance à l'exotisme qui va se développant. Le nombre de produits disponibles explose, non seulement épices mais aussi café. Contrairement à la prédiction de Madame de Sévigné, la mode s'en répand – lancée à Paris par l'ambassadeur de la Sublime Porte, celui que Molière brocardait avec son célèbre *Mamamouchi*. C'est le goût de l'époque pour les « turqueries » qui explique le succès du *Bourgeois gentilhomme* en 1670.

Malgré l'attrait des autres continents, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les pays du Levant, terme qui englobe un vaste domaine géographique mal défini, fascinent l'Europe et attirent les voyageurs tels Jean Baptiste Tavernier, Jean Thévenot, Jean Chardin, Guillaume Joseph Grelot, Antoine de Ferriol, Joseph Pitton de Tournefort, Milady Marie Wortley Montague,...

Ceux qui se lancent dans l'aventure non dénuée de risques en ramènent non seulement des témoignages écrits et des images mais aussi des souvenirs matériels et des vêtements dont ils se servent souvent eux-mêmes car il vaut mieux, par prudence, se déplacer incognito: « Quand on part de Constantinople [...] pour se mettre en Caravane, il faut s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer... », écrit Jean-Baptiste Tavernier (*Les six voyages... 1677*).

Du déguisement au vêtement

Un Orient imaginaire inspire mascarades et divertissements en musique avec leurs travestissements burlesques, copiés avec plus ou moins de fidélité sur les images rapportées, signifiés parfois par le pantalon bouffant voire le turban, les bals. Même les enfants se déguisent. L'habit de scène conquiert la ville, suscite la fabrication à l'étranger de tenues pour des clients occidentaux, l'adoption de motifs décoratifs, l'emploi de certaines étoffes importées comme les légères cotonnades « indiennes ».

L'*habit à la française*, appelé « justaucorps » au XVII^e siècle, « uniforme » de l'homme du siècle suivant a une carrure serrée aux épaules et des emmanchures montant haut sous les aisselles, sans ampleur pour lever les bras, ainsi que des manches contraignantes ; la culotte est serrée à la taille, au genou et à la saignée du genou ; la veste est resserrée par un laçage sur la cambrure des reins.

La tenue orientale offre à l'inverse confort et détente. En plus de la simplicité et du retour à la nature, les adeptes des Lumières sont également attirés par l'exotisme. Cet engouement touche non seulement les femmes mais aussi les hommes (Liotard, Pococke, Rousseau,...). L'habit d'intérieur (les robes de chambre de Diderot, Emer de Vattel,...) porté dans un cadre public devient un classique.

Dans *L'an 2440 : Rêve s'il en fût jamais*, l'utopie de Louis-Sébastien Mercier publiée fin 1770, le héros est vêtu de telle sorte que « Ses bras jouissaient de toute leur liberté dans des manches d'un manteau en forme de robe, dont l'usage était salutaire dans les temps de pluie ou dans les temps froids. »

Rousseau l'Arménien

Durant cinq ans environ, Rousseau a porté un vêtement de type allégé et inspiré de l'Orient dont il s'était fait confectionner le premier modèle par un tailleur arménien à Montmorency mais qu'il ne revêtit pas immédiatement. A Môtiers, dès l'automne 1762 et jusqu'à son départ de Wootton en mai 1767 au plus tard, il se singularise ainsi par ses habits, non pour suivre une mode mais par « commodité » à cause de la maladie qui lui occasionnait des difficultés de miction.

Même s'il cite plus tard les noms de « Téfis ou d'Erivan », ces précisions sont par elles-mêmes contradictoires.

Le document qui donne l'idée la plus précise de son accoutrement est la gravure N° 38 des *Tableaux pittoresques de la Suisse*, d'après un croquis de S.H. Grimm pris sur le vif à Môtiers avant août 1765.

Accompagné de son chien *Sultan* et appuyé de la main gauche sur un bâton, Rousseau est en tenue d'été, c'est-à-dire sans les parures de fourrure – qui, à Istanbul, caractérisaient la classe des *Amiras* arméniens. Son « cafetan », la robe croisée à l'orientale sur le côté gauche, est maintenue par une ceinture souple. A cause de ses problèmes urinaires, sans doute ne porte-t-il pas de chausses, à l'égal des femmes. Il arbore un chapeau fourré à deux étages. Peut-être a-t-il enfilé sur ses bas des babouches jaunes à talons rouges ? Enfin, il a endossé un « dolman » manteau aux manches étroites et longues.

De la turcomanie à l'orientalisme

Au tournant de 1700, Antoine Galland a ouvert une porte royale sur l'Orient en publiant la première traduction des *Mille et une nuits*.

Cet Orient exerce une grande fascination une fois que l'Empire ottoman ne représente plus une menace. Son influence est telle que tout ce qui est musulman est qualifié de turc : café, tabac, pipe, bain, tapis, accoutrement... sans oublier la tulipomanie !

Redoutée ou pittoresque, la figure du Turc se glisse dans la culture de l'Europe, exerçant une influence révélatrice, le portrait de l'autre devenant un moyen de mieux se connaître, pour se critiquer.

Cet intérêt se traduit dans l'art : à commencer par la littérature (Racine, Montesquieu, Voltaire,...), la musique (Lully, Vivaldi, Campra, Haendel, Rameau, Mozart,...), la peinture, l'architecture et les objets artisanaux inspirés des styles turc et ottoman.

Le mouvement débouche au XIX^e siècle sur le courant littéraire et artistique appelé *orientalisme* dont l'influence s'exerce particulièrement dans le domaine architectural, aussi bien par des constructions monumentales (fabrique à Dresde, Serrières) que dans l'aménagement de salons (maison de Pierre Loti à Rochefort) et dans le mouvement pictural.

L'« orientalisme moderne », en peinture, se prolonge jusqu'à notre époque, développant les thèmes du harem fantasmé, du rêve d'ailleurs ou du désert.

Comment les hommes étaient-ils habillés au XVIII^e siècle ?

Les archives de l'Etat de Neuchâtel fournissent de précieux renseignements sur l'habillement des hommes au XVIII^e siècle, grâce au signalement des criminels.

Les hommes portent l'habit, ou veste de dessus, qui peut être blanchâtre, bleu, couleur cannelle fait à la mode des villes, lilas ayant des revers de velours roussâtre, rouge à parements et doublure jaunes, de triège à la bernoise, de camelot brun, de drap jaune à la paysanne, à la mode de l'Oberland, ou encore de siamoise



rayée vert et noir. Les hommes peuvent aussi endosser une veste, une casaque ou une camisole : rouge, d'indienne, de futaine rayée bleu, de velours noir, de coton blanc à petites fleurs bleues, de couleur mordorée à doublure verte, de velours « merde-d'oise ».

En-dessous, ils enfilent parfois un gilet, par exemple de molleton, de cotonne quadrillée rouge et blanc, ou à bouquets rouges, bleus et verts.

Les vêtements ne sont pas de prime jeunesse : « un peu passés », « presque usés », « déchirés », « mauvais », « sales », ou encore « vieux ».

Les boutons sont de matières diverses : comme l'habit, de soie, d'étain sur bois, de poils, figurés, de pinchebec, de corne, de fonte, de cordonnnet, blancs avec empreinte des armes d'une ville, etc.

En bas, les hommes portent des culottes de peau noire ou jaune, de panne couleur puce, de ratine blanche, de toile rouge, à la manière des paysans, ou même à la matelote. Ils enfilent des bas de laine blanche, noire, brune, grise ou bleue, mais aussi de soie grise tricotée à côtes ou de demi-lin, parfois liés avec des jarretières noires ou rouges, ornées ou non de flocons ou de boucles. Certains les protègent par des guêtres de ratine grise, brune ou noire, courtes ou allant jusqu'aux jarretières, ou par de simples « guêtrons » de peau.

Les souliers peuvent être à la bourgeoise, en façon de ville avec boucles d'acier ou à la paysanne avec boucles de fer, sans boucles, à clous, à boucles d'argent ouvragées, plaquées sur cuivre, ou de laiton. Il peut aussi s'agir de bottes ou de demi-bottines.

Ils portent rarement la perruque ; les cheveux, parfois courts ou coupés en rond, sont le plus souvent longs et coiffés : en tresse, attachés en queue, cordés, flottants, en cadogan, en bourse, ou encore en cadenette. On ne va pas tête nue, on met un bonnet de coton, blanc ou rayé, ou un chapeau de style varié : rond et noir, retroussé, retapé à la demi-Suisse, avec ou sans galon, avec bord blanc en poils de chèvre, à trois coins, voire à l'anglaise.

Soline Anthore Baptiste



De gauche à droite et de haut en bas :

Carreau de faïence émaillée avec trois personnages féminins. Perse, XVIII^e siècle. Fournisseur inconnu. MEN II.A.27

Carreau de faïence émaillée représentant un derviche. Perse, XVIII^e siècle. Fournisseur inconnu. MEN II.A.28

Carreau de faïence émaillée représentant un derviche. Perse, XVIII^e siècle. Fournisseur inconnu. MEN II.A.29

Les deux religieux mendiants tiennent devant eux une sébille *kashkul*.

Histoire pittoresque du café Dessinée et Lithographiée par Develly. Paris, 1836. Réédition. Collection privée.

Rousseau déjeunait ordinairement avec du café au lait. Il fréquenta volontiers le Café Procope. Grimod de la Reynière organisait, deux fois par semaine des « déjeuners philosophiques »: il fallait être capable de boire au moins dix-huit tasses de café !

La tulipe, fleur turque par excellence, orne de somptueuses faïences dont les artistes étaient souvent arméniens.

Tirant son nom du turc *tolpend* ou *tülbend* (fleur-turban), elle semble avoir été cultivée d'abord en Turquie. Le sultan Ahmed III (1673-1736) en envoya des bulbes en Hollande, contribuant au développement spectaculaire de cette liliacée.

Maquette de la porte de la mosquée-cathédrale de Cordoue figurant un *mihrab*. Stuc sur bois. "Rafael Rus Acosta, Granada, N°4". XIX^e siècle. Fournisseur inconnu. MEN 12.14.3

Pipe. Fourneau en porcelaine, tuyau en bois. Perse. Collection privée.

Malgré une tradition bien ancrée de tabagie, la Turquie a connu des périodes de prohibition. Mourad IV, le très craint sultan ottoman qui régna de 1623 à 1640 et avait interdit l'alcool, le café et le tabac, punissait de mort ses sujets surpris à péter.

Jean-Baptiste Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux...* Paris, Gervais Clouzier, 1679. En frontispice, portrait du voyageur (1605-1689) revêtu de la *khil'at*, dessiné par Johannes Hainzelman et gravé en taille douce. BPUN ZR 279

Charles-Georges-Thomas Garnier, éd. *Le cabinet des fées, ou Collection choisie des contes des fées, et autres contes merveilleux, ornés de figures...* par C.P. Marillier. Genève, Barde, Manget & compagnie ; Paris, Cuchet, 1785-1789. BPUN A 928/7 et A 928/11

Aladin ou la Lampe Merveilleuse. Imagerie Pellerin, Epinal, N° 582 et **Histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs**. Imagerie Pellerin, Epinal. N°744. XX^e siècle. Collection privée.

Antoine Galland (vers 1646-1715), voyageur et orientaliste, a intégré à sa traduction des *Mille et une nuits* de 1701 des récits qui n'y figuraient pas à l'origine ou en a rédigé lui-même, comme les célèbres *Aventures de Sinbad le Marin*, d'*Aladin* et d'*Ali Baba*.

« **Marchant Armenien** ». Gravure par Thomas Artus (sieur d'Embry), d'après le voyageur Nicolas de Nicolay (1517-1583), seigneur d'Arfeuille, pour illustrer une édition de l'*Histoire de la décadence de l'empire grec et établissement de celui des Turcs*, de Laonikos Chalcocondyle, publiée à Paris par Mathieu Guillemot vers 1650. [34] « I ij ». MRM 16.1.1

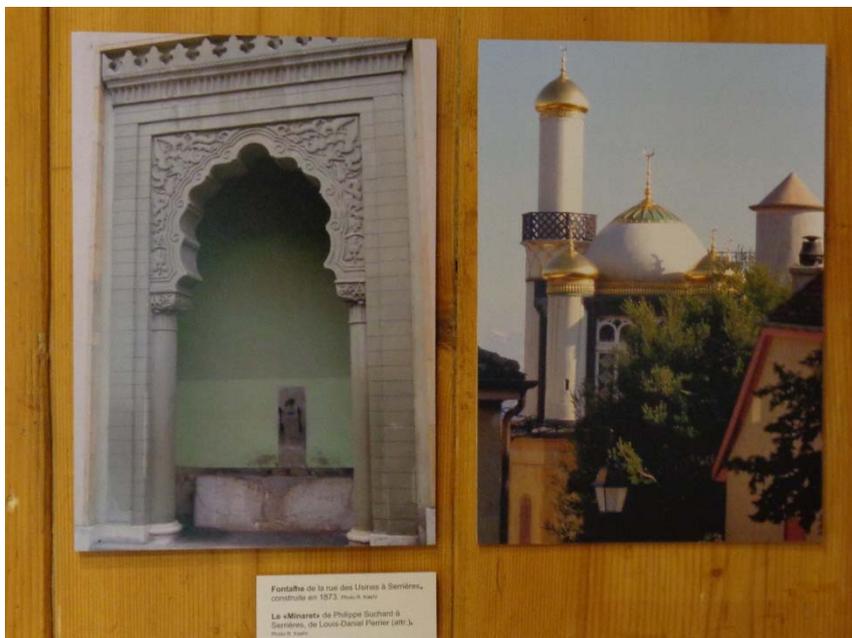
En arrière-plan :

Jean Jacques Rousseau dans sa tenue dite d'Arménien à Môtiers probablement en été 1765. Agrandissement de la partie droite de la *II^E VUE DE MOTIER-TRAVERS ET DE SES ENVIRONS*. MRM 00.4.1



Denis Diderot (1713-1784), en luxueuse robe de chambre, peint par Louis-Michel Van Loo (1707-1771), huile sur toile. Musée du Louvre, Paris.

Emer de Vattel (1714-1767) en tenue d'intérieur, peinture anonyme, huile sur toile. BPUN.



Fontaine de la rue des Usines à Serrières, construite en 1873. Photo R. Kaehr.

Le « Minaret » de Philippe Suchard à Serrières, de Louis-Daniel Perrier (attr.). Photo R. Kaehr.